

Canadian
Forces
College

Collège
des
Forces
Canadiennes



LA GUERRE COMBINÉE VUE PAR LES FORCES AMÉRICAINES : CLOU DANS LA CHAUSSURE, OUI MAIS DANS LAQUELLE?

Maj D.R.R. Servais

JCSP 41

Exercise Solo Flight

Disclaimer

Opinions expressed remain those of the author and do not represent Department of National Defence or Canadian Forces policy. This paper may not be used without written permission.

© Her Majesty the Queen in Right of Canada, as represented by the Minister of National Defence, 2015.

PCEMI 41

Exercice Solo Flight

Avertissement

Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs et ne reflètent aucunement des politiques du Ministère de la Défense nationale ou des Forces canadiennes. Ce papier ne peut être reproduit sans autorisation écrite.

© Sa Majesté la Reine du Chef du Canada, représentée par le ministre de la Défense nationale, 2015.

CANADIAN FORCES COLLEGE – COLLÈGE DES FORCES CANADIENNES
JCSP 41 – PCEMI 41
2014 – 2015

EXERCISE *SOLO FLIGHT* – EXERCICE *SOLO FLIGHT*

**LA GUERRE COMBINÉE VUE PAR LES FORCES AMÉRICAINES :
CLOU DANS LA CHAUSSURE, OUI MAIS DANS LAQUELLE?**

Maj D.R.R. Servais

“This paper was written by a student attending the Canadian Forces College in fulfilment of one of the requirements of the Course of Studies. The paper is a scholastic document, and thus contains facts and opinions, which the author alone considered appropriate and correct for the subject. It does not necessarily reflect the policy or the opinion of any agency, including the Government of Canada and the Canadian Department of National Defence. This paper may not be released, quoted or copied, except with the express permission of the Canadian Department of National Defence.”

Word Count: 3746

“La présente étude a été rédigée par un stagiaire du Collège des Forces canadiennes pour satisfaire à l'une des exigences du cours. L'étude est un document qui se rapporte au cours et contient donc des faits et des opinions que seul l'auteur considère appropriés et convenables au sujet. Elle ne reflète pas nécessairement la politique ou l'opinion d'un organisme quelconque, y compris le gouvernement du Canada et le ministère de la Défense nationale du Canada. Il est défendu de diffuser, de citer ou de reproduire cette étude sans la permission expresse du ministère de la Défense nationale.”

Compte de mots : 3746

INTRODUCTION

« Montez de la mine, descendez des collines, camarades !
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades.
Ohé, les tueurs à la balle et au couteau, tuez vite !
Ohé, saboteur, attention à ton fardeau : dynamite... »

Anna Marly, *Le chant des partisans*

La guerre combinée¹ est l'utilisation de forces conventionnelles en conjonction avec des forces non-conventionnelles ou irrégulières². De nombreuses armées ont utilisé cette forme de guerre et les forces américaines ne font pas exception à cette règle. Au sein de l'armée américaine, les forces spéciales sont chargées de mener le combat en coopération avec des troupes non-conventionnelles ce qui les a amenés à réfléchir à ce concept.

Elles définissent la guerre non-conventionnelle comme : « les activités menées pour permettre à un mouvement de résistance ou une insurrection de contraindre, perturber ou renverser un gouvernement ou une puissance d'occupation au moyen ou avec une force non-officielle, auxiliaire ou de guérilla (traduction libre) »³. Les forces spéciales ne font pas référence explicitement à la guerre combinée, mais il semble évident que cette dernière représente le prolongement de guerre non-conventionnelle si le gouvernement

¹ En anglais, Huber fait référence à "compound warfare" qui est traduit par Balasevicus en guerre combinée. Personnellement, le terme guerre composite semblerait mieux traduire l'intention de Huber, mais afin de garder une terminologie unifiée, le terme guerre combinée sera utilisé dans cet essai.

² Tony Balasevicus, « La guerre non-conventionnelle : le chaînon manquant dans les futures opérations terrestres », *Revue militaire Canadienne*, Volume 9, no 4 (2009), p. 32.

³ David M. Witty, "The great UW debate", *Irregular Warfare: A SOF Perspective*, p. 35, <http://usacac.army.mil/cac2/call/docs/11-34/11-34.pdf>

américain souhaite engager des forces conventionnelles dans le théâtre d'opérations concerné.

Ce concept de guerre combinée semble prometteur pour les deux parties : les forces conventionnelles peuvent profiter de renseignements tactiques de première main et d'actions des forces irrégulières en appui de leur propre action. De même, les forces irrégulières profitent d'un appui en matériel et de la direction de leur action en vue d'un succès commun⁴. Néanmoins, vu la complexité de telles opérations, on peut se demander si ces dernières ne sont pas autant un clou dans la chaussure des forces alliées que dans celle des forces ennemies.

Cet essai aura pour but de trouver les schémas récurrents qui gouvernent les forces américaines lors de l'exécution d'opérations de guerre combinée. Pour ce faire, trois exemples historiques seront analysés : les Jedbugs en France en 1944, les CIDG lors de la guerre du Vietnam et finalement, les Peshmergas en Irak en 2003. Ces trois exemples seront analysés selon de modèle PDCA⁵ (Plan-Do-Check-Act) pour donner un éclairage venant du monde civil sur ces aspects opérationnels. La partie *Plan* sera dévolue à

⁴ Thomas M. Huber, *Compound Warfare That Fatal Knot*, (Fort Leavenworth : Army Command and General Staff College Press, 2002), p. 2-5,

http://usacac.army.mil/cac2/cgsc/carl/download/csipubs/compound_warfare.pdf

⁵ Le modèle PDCA (Plan-Do-Check-Act) aussi appelé le cycle de Demming est un modèle utilisé par l'industrie dans le cadre des processus d'amélioration continue. Classiquement, ce cycle se compose de quatre étapes d'amélioration ou changement. Plan équivaut à reconnaître une opportunité et à planifier le changement, Do à tester le changement, Check à revoir les résultats et à en tirer des enseignements et Act à prendre des actions en fonction de ces enseignements. Il faut noter que l'on parle ici d'un cycle ou la dernière étape d'un cycle n'est que les prémices de la première étape du cycle suivant. (Corinne N. Johnson, « The benefit of PDCA », *Quality Progress* 35, No 2, (Mai 2002), p. 20). Dans le cas présent, les trois premières étapes du cycle seront analysées pour chaque cas étudié, la détermination des schémas récurrents s'apparentant à la quatrième étape du cycle.

l'analyse de la planification, la partie *Do* analysera l'exécution et la partie *Check* les problèmes rencontrés lors de l'opération. La dernière partie de cet essai s'attachera à la détermination des schémas récurrents recherchés.

LES JEDBURGHS EN 1944

Le premier cas étudié est l'action des Jedburghs lors de la campagne de France en 1944. Selon le modèle adopté, le premier point à analyser est la planification de l'opération.

Plan

Les Jedburghs furent créés par l'OSS et le SOE afin de coordonner l'action locale de groupes de résistance. Leur mission était d'armer, d'équiper, de diriger, de planifier et de coordonner les actions et opérations des groupes de résistance qu'ils rejoignaient par parachutage⁶. Il s'agissait d'équipes de soldats alliés qui comportaient un officier issu du pays dans lequel l'équipe opérait⁷. Par ailleurs, durant la campagne de France, les Jedburghs et leurs groupes de résistance devaient prendre une part active dans le plan *Transportation* qui visait à couper l'accès de la zone d'invasion aux renforts allemands⁸. Cependant, ce rôle n'incluait pas d'action directe contre les troupes allemandes, mais des

⁶ Michael F. Dille, *Behind the lines*, (Oxford: Casemate publishers, 2013), p. 68.

⁷ *Ibid.*, p. 167.

⁸ Colin Beavan, *Operation Jedburgh: D-day and America's first shadow war*, (New York: Penguin publishers, 2006), p. 98.

actions de sabotage et de destruction d'infrastructure⁹. Ils devaient également recueillir des renseignements non seulement sur les troupes allemandes, mais aussi sur la résistance elle-même. Vu les différentes factions qui composaient cette dernière, ils faisaient autant fonction d'observateurs politiques que de conseillers-coordonateurs¹⁰. Voyons maintenant comment le plan fut exécuté.

Do

D'aout à décembre 1944, 91 équipes pour un total de 276 membres furent parachutées en France^{11et12}. Les parachutages s'effectuaient de manière *ad hoc* en fonction des positions allemandes et de l'avancée des troupes alliées afin de maximiser le rendement des groupes de résistance sur le terrain. Une fois sur le terrain, il appartenait aux Jedburghs de régler les multiples problèmes qu'ils rencontraient et souvent de jouer des rôles dépassant de loin leur entraînement : juge, trésorier, confesseur...¹³

L'ampleur des groupes de résistance qu'ils contrôlaient était très variable : de quelques membres jusqu'à 9000 pour un groupe donné^{14et15}. Paradoxalement, bien que cela soit leur mission principale, peu d'attention avait été donnée à la liaison directe avec

⁹ Andrew L. Hargreaves, *Special operations in World War II: British and American irregular warfare*, (Norman: University of Oklahoma press, 2013), p. 82.

¹⁰ Anne-Aurore Inquimbert, *Les Équipes Jedburgh*, (Panazol : Lavauzelle, 2006), p. 115.

¹¹ *Ibid*, p. 116-118.

¹² Malgré la dangerosité de la mission, les pertes furent assez limitées soit 31 tués, blessés ou prisonniers.

¹³ *Ibid*, p. 96, 82.

¹⁴ Michael F. Dilley, *Behind the lines*, p. 171.

¹⁵ Cet effectif important nécessita le parachutage d'équipes supplémentaires afin de garder la capacité de commandement et contrôle des Jedburghs sur les résistants dans des proportions raisonnables.

les troupes alliées sur le terrain¹⁶. Ces dernières devaient passer par le QG situé à Londres pour communiquer avec les Jedburghs ce qui excluait de facto toute coordination rapide de l'action voir la transmission de renseignements tactiquement exploitables¹⁷. Ainsi, en désespoir de cause, le général Patton fit ordonner aux Jedburghs de transmettre leurs renseignements par des estafettes traversant les lignes¹⁸. Ce manque d'attention portée aux transmissions peut s'expliquer par le fait que les officiers des troupes conventionnelles accordaient généralement peu de crédibilité aux groupes de résistance et avaient une confiance très limitée dans leurs capacités réelles.

Sans surprise, beaucoup de commandants alliés considéraient la contribution des troupes non-conventionnelles dans le succès final comme très limitée¹⁹. Cependant, certains commentaires venant du général Eisenhower et d'autres officiers attestent qu'ils estimaient que l'action de la résistance était équivalente à celle de plusieurs divisions et avait diminué l'efficacité de l'armée allemande de manière significative (40 % selon certains)²⁰. Le maréchal von Rundstedt signale que les lignes de communication allemandes en France étaient menacées et que le moral des troupes allemandes en était fortement affecté²¹. Mais ce succès ne se réalisa pas sans problèmes ni accroc.

Check

¹⁶ *Ibid.*, p.168.

¹⁷ Andrew L. Hargreaves, *Special operations in World War II: British and American irregular warfare*, p. 170.

¹⁸ Colin Beavan, *Operation Jedburgh: D-day and America's first shadow war*, p. 221.

¹⁹ Hy S. Rothstein, *Afghanistan and the troubled future of unconventional warfare*, (Annapolis: Naval Institute press, 2006), p. 31.

²⁰ Will Irwin, *Les Jedburghs : l'histoire secrète des Forces spéciales alliées en 1944*, (Paris : Perrin, 2008), p. 354-358, 361.

²¹ *Ibid.*, p. 359-360.

Une des principales failles identifiées tant par les opérateurs que par les résistants était la mise en place tardive. À l'issue de briefings souvent incomplets, les opérateurs étaient hâtivement parachutés derrière les troupes ennemies²². Ces parachutages de dernières minutes ne permettaient pas d'entraîner la résistance de manière efficace et réduisaient fortement le rendement que l'opération aurait pu atteindre²³.

Par ailleurs, l'intégration de Jedburgh avec les groupes de résistance même si elle semble majoritairement avoir été bonne²⁴ ne se passait pas toujours sans heurts. Ainsi certaines équipes se plaignirent du manque de discipline et parfois de la difficulté de traiter avec les chefs de ces groupes²⁵. Des exécutions sommaires de prisonniers allemands par les résistants furent également signalées dénotant une violence que les Jedburghs avaient du mal à contrôler²⁶.

De plus, la situation politique des groupes de résistance ne manqua pas de poser des problèmes vu les tensions latentes entre ces groupes. La présence d'officiers issus du pays dans lequel ils opéraient ne semble pas avoir initialement été d'une grande aide à ce propos²⁷. Il faut dire que ces officiers avaient souvent quitté le pays depuis plusieurs années au moment de leur parachutage. Néanmoins, l'action des Jedburghs eut un effet pacificateur dans les territoires occupés ou nouvellement libérés en empêchant des

²² Anne-Aurore Inquimbert, *Les Équipes Jedburgh*, p. 86-93.

²³ Andrew L. Hargreaves, *Special operations in World War II: British and American irregular warfare*, p. 197.

²⁴ Anne-Aurore Inquimbert, *Les Équipes Jedburgh*, p. 113.

²⁵ Colin Beavan, *Operation Jedburgh: D-day and America's first shadow war*, p. 187, 189.

²⁶ *Ibid.*, p. 233.

²⁷ Anne-Aurore Inquimbert, *Les Équipes Jedburgh*, p. 114.

combats fratricides entre groupes de résistances d'opinions politiques divergentes²⁸. Certains auteurs estiment ainsi que leur présence a empêché une insurrection armée militairement non souhaitable²⁹. Les rapports de fin de missions ont dès lors consacré une grande importance à cette situation politique ce qui a fourni des renseignements utiles aux alliés et au gouvernement du général de Gaulle pour l'immédiate après-guerre³⁰.

En somme, la mission des Jedburghs d'utiliser la résistance française pour assister les opérations alliées semble avoir rencontré un franc succès même si les tensions d'ordre politique et des difficultés de planification, déploiement tardif et manque de moyens pour coordonner l'action causèrent un rendement suboptimal. Malheureusement, après la deuxième guerre mondiale, ces leçons furent oubliées et les forces américaines durent réapprendre ce mode d'action pendant la guerre du Vietnam. Le prochain cas d'étude traitera donc de cette période.

LES CIDG AU VIETNAM

Les CIDG (*Civilian Irregular Defense Group*) furent un programme de guerre non-conventionnelle mené par les États-Unis au Vietnam à partir de 1961. La période étudiée s'étend jusqu'en 1968 date à laquelle les CIDG furent progressivement intégrés à l'armée

²⁸ Will Irwin, *Les Jedburghs : l'histoire secrète des Forces spéciales alliées en 1944*, p. 353.

²⁹ Anne-Aurore Inquimbert, *Les Équipes Jedburgh*, p. 137.

³⁰ *Ibid*, p. 114, 129-135.

régulière du Vietnam. Conformément au cadre d'analyse proposé, la planification de l'opération sera étudiée en premier.

Plan

Ce programme se déroula dans le sud du Vietnam à la frontière avec le Cambodge. Il fut initié par la CIA et avait pour but de pacifier des régions occupées par des groupes tribaux³¹, mais aussi d'étendre le contrôle du gouvernement vietnamien sur ces populations d'origines ethniques diverses³². Dès 1961, les forces spéciales du 5th *Special Force* (SF) Group entraînèrent, équipèrent et dirigèrent des troupes issues des ethnies de la région³³. Le programme utilisait le terme *area development* pour décrire ses activités, mais visait en réalité à bloquer les accès du Viêt-Cong dans cette région. À cet effet, il se basait sur l'auto-défense de villages fortifiés pour s'étendre à un contrôle effectif de la région³⁴. Cependant, à partir de 1965 et sous l'influence et la présence croissante de troupes conventionnelles de l'armée américaine, la mission évolua vers des opérations de combat contre les zones contrôlées par le Viêt-Cong. Passons dès lors au déroulement de l'opération.

³¹ Andrew F. Krepinevich, *The Army and the Vietnam*, (Baltimore : The Johns Hopkins University press, 1986), p. 70.

³² Francis J. Kelly, *The green berets in Vietnam 1961-1971*, (New York: Brassey, 1991), p. 12.

³³ Robert Cassidy, "The long small war: indigenous forces for counterinsurgency", *Parameters* 36, no 2 (Été 2006), p. 58.

³⁴ Thomas K. Adams, *US special operations forces in action*, (London: Frank Cass publishers, 1998), p. 85.

Do

Le contrôle de la frontière ne fut jamais aussi efficace qu'espéré, dû à un espacement des villages trop important et à l'incapacité des indigènes à opérer sans direction extérieure. Chaque village était ainsi censé fournir quatre compagnies qui devaient en moyenne couvrir plus de quarante kilomètres de frontière. Cependant, les CIDG représentaient une source importante de renseignement de par leur connaissance du terrain et leur présence permanente dans la zone d'opération³⁵.

Cependant, en 1964, les CIDG comptaient environ 20000 combattants contrôlés par près de 1000 conseillers des forces spéciales³⁶. Accroître leur interopérabilité avec les forces conventionnelles semblait donc permettre une augmentation de force à moindre coût. Mais cette initiative se heurta à de nombreux problèmes. Les conseillers des forces spéciales étaient très bien intégrés aux CIDG avec qui ils travaillaient quotidiennement contrairement aux troupes conventionnelles³⁷. Dès lors, les commandants de ces dernières ne prenaient pas assez en compte leurs capacités réelles supposant à tort qu'une compagnie indigène équivalait à une compagnie conventionnelle.

Néanmoins, cette conventionalisation offrait certains avantages : l'emploi d'hélicoptères par les forces conventionnelles leur permettait de réagir rapidement et efficacement aux renseignements récoltés par les CIDG et accroissait donc leur réactivité.

³⁵ Francis J. Kelly, *The green berets in Vietnam 1961-1971*, p. 52.

³⁶ Colonel (retired) Scott Crerar, « The special forces experience with the CIDG and SOG in Vietnam », *Force of choice: perspectives on special operations* édité par Bern Horn, J. Paul de B. Tallion et David Last, (Kingston: School of policy studies, 2004), p. 96.

³⁷ Francis J. Kelly, *The green berets in Vietnam 1961-1971*, p. 79.

De même, les CIDG profitaient de l'appui des forces conventionnelles pour la défense de leurs villages³⁸. Vers 1967, une augmentation importante des opérations conjointes selon ce mode d'action fut constatée ainsi que l'utilisation de compagnies de CIDG comme éléments d'appui lors d'opérations des troupes conventionnelles. Dans le même temps, le programme avait pris de l'ampleur atteignant 50000 CIDG conseillés par 2500 soldats américains³⁹.

Néanmoins, le changement vers une force de combat plus conventionnel entraîna aussi une perte d'efficacité de la collecte du renseignement local dépistant le Viêt-Cong et ses réseaux, vu le fait que les CIDG étaient concentrés sur le renseignement à but tactique conventionnel⁴⁰. Par conséquent, cela lui fit perdre un de ses plus grands avantages opérationnels. Analysons maintenant les problèmes rencontrés.

Check

La chaîne de commandement semble avoir posé problème dès le début. Initialement, les CIDG devaient être placés sous commandement vietnamien ce qui posa des problèmes de relations avec les minorités ethniques. Ces problèmes furent tels qu'une rébellion ethnique éclata. Finalement, les CIDG passèrent effectivement sous la responsabilité du *US Military Assistance Command* via le 5th SF Group. Ainsi, contrairement à ce que beaucoup de commandants de troupes conventionnelles pensaient,

³⁸ Ibid, p. 80, 84.

³⁹ Robert Cassidy, "The long small war: indigenous forces for counterinsurgency", p. 59.

⁴⁰ Francis J. Kelly, *The green berets in Vietnam 1961-1971*, p. 81.

les CIDG ne tombaient pas automatiquement sous leur commandement du fait de leur présence dans la zone d'opération⁴¹.

Par ailleurs, les différences de mode d'action entre les CIDG et les forces conventionnelles semblent avoir été trop marquées pour pouvoir autoriser une coopération efficace. Premièrement, à la demande des forces vietnamiennes, les troupes indigènes ne recevaient aucune formation en leadership ce qui diminuait leur efficacité et les rendaient incapables d'opérer indépendamment pour des actions de combat⁴². Les combattants CIDG étaient par ailleurs des employés payés uniquement lors des opérations ce qui n'encourageait pas leur professionnalisme et engagement⁴³.

De plus, les forces spéciales se heurtèrent à l'inflexibilité de la culture organisationnelle de l'armée américaine qui ne voulut pas s'adapter aux spécificités des CIDG⁴⁴ et tenta de leur faire appliquer sa tactique conventionnelle d'attrition⁴⁵.

En définitive, le programme des CIDG présenta certains avantages comme la collecte initiale efficace de renseignement, son coût relativement peu élevé en personnel et ressources et la grande cohésion avec les forces spéciales américaines. Cependant, les problèmes ethniques, d'engagement des indigènes et surtout d'adaptabilité des forces

⁴¹ *Ibid.*, p. 123, 84.

⁴² *Ibid.*, p. 52.

⁴³ Colonel (retired) Scott Crerar, « The special forces experience with the CIDG and SOG in Vietnam », p. 98.

⁴⁴ John A. Nagl, *Learning to eat soup with a knife*, (Chicago: The university of Chicago press, 2002), p. 129.

⁴⁵ De plus, d'un point de vue psychologique, la conventionalisation des CIDG signifia également le passage d'un combat pour sa propre protection vers un combat pour défaire un ennemi via un combat contre-insurrectionnel. Francis J. Kelly, *The green berets in Vietnam 1961-1971*, p. 79.

conventionnelles entachèrent le programme et l'empêchèrent de donner sa pleine mesure.

Voyons maintenant ce qu'il en fut en Irak en 2003.

LES PESHMERGAS EN IRAK EN 2003

La dernière opération étudiée représente l'exemple le plus récent de la guerre combinée et représente l'aboutissement de soixante ans de réflexion des forces spéciales américaines sur ce type de guerre. Par ailleurs, bien des aspects comme la planification portent ce type de guerre à un niveau jusque-là inégalé.

Plan

Début 2003, dans le cadre de l'opération *Iraqi Freedom*, les forces américaines voulaient ouvrir un deuxième front dans le nord de l'Irak afin de fixer des forces irakiennes et de faciliter l'attaque principale du sud vers Bagdad. Pour ce faire, le plan initial envisageait de projeter la 4^{ième} division d'infanterie dans le nord de l'Irak via la Turquie. Cependant, celle-ci refusa d'accueillir des troupes américaines sur son sol⁴⁶. Dès lors, utiliser les Peshmergas avec qui la CIA entretenait des contacts réguliers s'imposa comme une évidence⁴⁷. Les forces spéciales du 10th SF Group reçurent la mission de

⁴⁶ Charles H. Briscoe et coll., *All roads lead to Bagdad: army special operations forces in Iraq*, (Fort Bragg: USASOC History Office), p. 25, 82.

⁴⁷ Leigh Neville, *Special operations forces in Iraq*, (Oxford: Osprey publishing, 2008), p. 8.

travailler avec eux pour fixer et si possible détruire treize divisions irakiennes et prendre les villes de Mosul et Kirkuk⁴⁸.

Ce plan était cependant soumis à des restrictions importantes de la part de la Turquie afin de limiter l'augmentation des capacités militaires des Kurdes. Officiellement, les Peshmergas étaient des détachements de sécurité limités à 150 hommes et il ne pouvait pas y avoir de présence kurde au sud de la ligne de séparation entre la province kurde et le reste de l'Irak⁴⁹.

Préalablement à l'action contre les troupes irakiennes. Les Peshmergas devaient reprendre une zone contrôlée par des groupes terroristes près de la frontière iranienne afin de supprimer cette menace sur leurs arrières⁵⁰. En outre, la 173^{ième} brigade parachutiste américaine serait déployée pour occuper les champs pétroliers de Kirkuk⁵¹. Parallèlement, une opération d'information serait menée afin supporter l'opération de déception, faciliter les cesser le feu et limiter les dommages aux champs pétroliers⁵².

Au bilan, cette planification donne une idée de la complexité du défi auquel les membres du 10th SF Group furent confrontés. Passons maintenant à l'analyse de l'exécution.

⁴⁸ Linda Robinson, *Masters of chaos*, (New York: Public Affairs, 2004), p. 299.

⁴⁹ Charles H. Briscoe et coll., *All roads lead to Bagdad: army special operations forces in Iraq*, p. 81.

⁵⁰ *Ibid.*, p 193.

⁵¹ *Ibid.*, p 83.

⁵² Maj Isaac J. Peltier, "Surrogate Warfare: The Role of U.S. Army Special Forces", (monographie, U.S. Army Command and General Staff College, 2005), p. 28.

Do

L'insertion initiale se fit le 22 mars en vol tactique au-dessus du territoire irakien vers des aéroports contrôlés par les Peshmergas⁵³. Au total, 51 détachements de douze personnes furent projetés dans le nord de l'Irak⁵⁴. Ces détachements se divisèrent ensuite en plus petites équipes auxquelles de 150 à 1500 Peshmergas étaient affectés pour un total estimé à environ 65000 combattants⁵⁵.

Les forces spéciales assistèrent les Peshmergas pour la planification, le commandement et contrôle ainsi que l'appui feu lors des opérations. En outre, ils donnèrent un coup de fouet moral à ces combattants⁵⁶. De leur côté, en plus de fournir le gros des troupes de combat, les Peshmergas fournissaient un appui logistique important en matière de soutien quotidien⁵⁷. Par ailleurs, les troupes américaines découvrirent qu'ils étaient remarquablement organisés vu les vingt-cinq années de lutte armée contre l'autorité irakienne.

Après l'élimination du groupe terroriste sur leurs arrières, les Peshmergas se tournèrent vers les forces irakiennes. Ils commencèrent à prendre du terrain à l'armée irakienne et à reconquérir leurs villages occupés par celle-ci. Leur connaissance du terrain et de la population fit alors merveille. Les contacts qu'ils gardaient dans ces villages

⁵³ Charles H. Briscoe et coll., *All roads lead to Bagdad: army special operations forces in Iraq*, p. 120.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 193.

⁵⁵ Linda Robinson, *Masters of chaos*, p. 304.

⁵⁶ Charles H. Briscoe et coll., *All roads lead to Bagdad: army special operations forces in Iraq*, p. 198.

⁵⁷ Maj Isaac J. Peltier, "Surrogate Warfare: The Role of U.S. Army Special Forces", p. 35.

étaient capables de les renseigner sur les positions irakiennes afin de préparer les actions offensives⁵⁸.

Cependant, la progression rapide n'alla pas sans causer des inquiétudes du côté américain, car elle rendait la coordination et l'appui feu difficile⁵⁹. Mais, la crainte majeure d'une insurrection kurde après la libération de Kirkuk le 9 avril fit accélérer la prise de contrôle de celle-ci par la 173^{ième} brigade parachutiste⁶⁰. De même, des éléments de la 26^{ième} unité expéditionnaire des Marines furent hâtivement dépêchés dès le 12 avril à Mosul. Ces actions furent combinées à une campagne d'informations pour dissuader les actes violents entre Kurdes et Irakiens et expliquer la situation à la population⁶¹. Il faut ici remarquer que les troupes conventionnelles furent placées sous le commandement des forces spéciales durant ces actions⁶². Finalement, un memorandum of understanding fut signé avec les partis Kurdes spécifiant les forces militaires que les Kurdes pouvaient conserver au sud et à l'ouest de l'ancienne ligne de séparation afin de tranquilliser les Irakiens et les turques⁶³. Quelques points sont néanmoins à souligner dans ce succès éclatant.

Check

Premièrement, l'intégration des forces spéciales au Peshmergas semble s'être déroulée sans grands problèmes. Il faut dire que le 10th SF Group s'était déployé dans la

⁵⁸ *Ibid.*, p. 250,367.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 196.

⁶⁰ Linda Robinson, *Masters of chaos*, p. 325-327.

⁶¹ *Ibid.*, p. 336.

⁶² Maj Isaac J. Peltier, "Surrogate Warfare: The Role of U.S. Army Special Forces", p. 27.

⁶³ Charles H. Briscoe et coll., *All roads lead to Bagdad: army special operations forces in Iraq*, p. 381.

région en 1991 pour apporter de l'aide humanitaire⁶⁴. Mais cela aurait pu se révéler une arme à double tranchant vu le ressentiment des Kurdes à l'encontre des États-Unis suite au peu de soutien reçu lors de la rébellion des années nonante. Finalement, l'opération contre les terroristes servit de déclic en donnant aux forces spéciales l'occasion de prouver la sincérité de leur engagement et aux Peshmergas celle de prouver leur valeur combative⁶⁵. Il faut cependant remarquer que l'approche de l'intégration revêtait différentes formes pour les américains allant du mimétisme vestimentaire pour les uns à la conservation du style martial américain pour imposer l'image de la discipline pour les autres⁶⁶.

Bonne intégration ne voulait pas dire adoptions de toutes les pratiques occidentales par les Peshmergas. Outre les inévitables différentes conceptions tactiques et le manque d'expérience de ces derniers dans le combat interarmes, des différences culturelles subsistaient. Ainsi, le traitement réservé aux prisonniers de guerre par ces derniers paraissait incroyablement laxiste pour les forces spéciales. En lieu et place d'interrogatoires et fouilles basés sur des protocoles stricts, les Kurdes trouvaient cette approche trop rude et préféraient des discussions amicales qui aboutissaient généralement à la libération du prisonnier au motif de sa faible importance⁶⁷.

⁶⁴ Maj Isaac J. Peltier, "Surrogate Warfare: The Role of U.S. Army Special Forces", p. 25.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 29.

⁶⁶ Charles H. Briscoe et coll., *All roads lead to Bagdad: army special operations forces in Iraq*, p. 303.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 264.

Par ailleurs, considérer les Kurdes comme unis serait erroné, car il s'agissait en réalité de deux partis politiques concurrents qui disposaient de forces militaires loyales⁶⁸. Cela ne manquait pas de compliquer la situation politique. Ces deux partis profitaient d'ailleurs du conflit pour amasser du butin et de l'armement afin d'augmenter leur puissance militaire⁶⁹. Cependant, les forces américaines furent à même de maintenir la paix non seulement au sein des Kurdes mais aussi avec les Irakiens et les autres populations de la région ce qui en soit est déjà un accomplissement⁷⁰. Ce faisant, ils firent également en sorte que la Turquie reste un allié américain dans ce conflit et n'intervienne pas unilatéralement en Irak⁷¹.

Donc, en tenant compte des buts et aspirations de toutes les factions en présence, les forces spéciales et les Peshmergas réussirent à fixer des troupes irakiennes et à libérer le nord de l'Irak. Cela fut par ailleurs exécuté avec l'appui de forces conventionnelles sous commandement des forces spéciales ce qui représente une nouveauté. Néanmoins, la force militaire significative des Peshmergas joua un rôle considérable dans ce succès. Après l'analyse de ces cas historiques, la détermination de schémas récurrents devient possible.

⁶⁸ Williamson Murray et Robert H. Scales Jr, *The Iraq war: a military history*, (Cambridge: the Belknap press of Harvard university press, 2003), p. 188.

⁶⁹ Yossef Bodanski, *The secret history of the Iraq war*, (New York: Harper Collins publishers, 2004), p. 261.

⁷⁰ Maj Isaac J. Peltier, "Surrogate Warfare: The Role of U.S. Army Special Forces", p. 31.

⁷¹ Yossef Bodanski, *The secret history of the Iraq war*, p. 130.

SCHÉMAS RÉCURRENTS

Ces trois cas diffèrent fortement et soulignent l'évolution de la guerre combinée. Les Jedburghs ont agi sur de courtes périodes sans coordination avec les troupes conventionnelles, les CIDG ont souffert de celle-ci et les Peshmergas ont agi parallèlement aux troupes conventionnelles. Malgré tout, certains schémas récurrents semblent se dégager des cas étudiés.

Premièrement, la CIA où son ancêtre l'OSS dans le cas des Jedburghs furent toujours précurseurs de l'action de guerre combinée. Cela semble logique vu qu'initialement, un mouvement de résistance agit toujours de manière couverte et que la CIA est souvent le seul moyen de rentrer en contact avec ces derniers. Dès lors, augmenter l'interopérabilité des forces spéciales avec la CIA semble une piste d'avenir pour le futur de la guerre combinée.

Par ailleurs, l'intégration entre les forces spéciales et les combattants qu'ils appuient semble généralement très bonne, même si des frictions restent inévitables. Cela contraste fortement avec la perception d'envahisseur dont souffre généralement l'armée américaine. Cela pourrait s'expliquer par la proximité du combat qui resserre les liens entre les combattants, mais aussi peut être par la petite taille des détachements utilisés. Par contre, il semble évident qu'un engagement plus précoce des forces spéciales pourrait maximiser l'efficacité des mouvements de résistance en augmentant leur valeur combative, mais aussi la confiance entre alliés de circonstances. Cependant, ces

engagements précoces restent tributaires de décisions politiques qui n'ont que peu de rapport avec des considérations opérationnelles.

Encore faudrait-il que les mouvements de résistance soient utilisés conformément à leurs capacités. Celles-ci sont souvent mal comprises par les forces conventionnelles comme au Vietnam, voire quasiment ignorées dans le cas des Jedburghs. On touche là au cœur du problème : les forces spéciales se doivent à l'avenir de faire preuve de pédagogie dans les deux sens c'est-à-dire envers les résistants, mais aussi les troupes conventionnelles. La mauvaise compréhension par ces dernières des dynamiques des résistants est bien souvent la source des problèmes de coordination et d'intégration de l'action combinée.

On remarque à cet égard un mouvement de balancier au travers des trois cas d'étude. Du peu de soin porté à cette intégration dans le cas des Jedburgh, on passe à une volonté de contrôle grandissante pour les CIDG, avant de voir des forces conventionnelles sous contrôle des forces spéciales en appui de troupes non-conventionnelles en Irak. Comme l'a démontré le cas des CIDG, plus les forces conventionnelles veulent exercer de contrôle, plus l'efficacité globale de la guerre combinée décroît. Serait-ce lié à une mentalité qui semble considérer la guerre non-conventionnelle comme un clou dans sa propre chaussure et veille donc à contrôler cette dernière de trop près ?

Cette volonté de contrôle pourrait également provenir d'une perception faussée des résultats obtenus par ce type de guerre via un sentiment de supériorité des forces conventionnelles. Il est vrai qu'isoler de manière précise les résultats obtenus par la

guerre non-conventionnelle semble difficile sauf peut-être pour le cas des Peshmergas.

Mais en guerre combinée, l'action de cette dernière ne s'entend qu'en conjonction avec la guerre conventionnelle.

Enfin, le contexte politique de la guerre combinée ne doit pas être oublié. Que ce soit de la politique interne des Kurdes, résistants français ou ethnies vietnamiennes voire la politique internationale (particulièrement en Irak en 2003), ce contexte est toujours extrêmement compliqué et confus. À cet égard, et c'est peut être sa plus belle réussite, la guerre non-conventionnelle semble avoir comme constante un effet stabilisateur et pacificateur au sein des mouvements de résistance qu'elle utilise. Peut-être est-ce un de ses atouts majeurs plaidant pour l'utilisation future de ce type de guerre ?

BIBLIOGRAPHIE

Livres

Dilley, Michael F., *Behind the lines*, Oxford: Casemate publishers, 2013.

Beavan, Colin, *Operation Jedburgh: D-day and America's first shadow war*, New York: Penguin publishers, 2006.

Rothstein, Hy S., *Afghanistan and the troubled future of unconventional warfare*, Annapolis: Naval Institute press, 2006.

Hargreaves, Andrew L., *Special operations in World War II: British and American irregular warfare*, Norman: University of Oklahoma press, 2013.

Inquimbert, Anne-Aurore, *Les Équipes Jedburgh*, Panazol : Lavauzelle, 2006.

Will Irwin, *Les Jedburghs : l'histoire secrète des Forces spéciales alliées en 1944*, Paris : Perrin, 2008.

Krepinevich, Andrew F., *The Army and the Vietnam*, Baltimore: The Johns Hopkins University press, 1986.

Adams, Thomas K., *US special operations forces in action*, London: Frank Cass publishers, 1998.

Francis J. Kelly, *The green berets in Vietnam 1961-1971*, New York: Brassey, 1991.

Nagl, John A., *Learning to eat soup with a knife*, Chicago: The university of Chicago press, 2002.

Crerar, Scott, « The special forces experience with the CIDG and SOG in Vietnam », extrait de *Force of choice: perspectives on special operations* édité par Bern Horn, J. Paul de B. Tallion et David Last, Kingston: School of policy studies, 2004.

Briscoe, Charles H, K. Finlayson, R. W. Jones Jr., C. A. Walley, A. D. Aaron, M. R. Mullins, J. A. Schroder, *All roads lead to Bagdad: army special operations forces in Iraq*, Fort Bragg: USASOC History Office.

Neville, Leigh, *Special operations forces in Iraq*, Oxford: Osprey publishing, 2008.

Robinson, Linda, *Masters of chaos*, New York: Public Affairs, 2004.

Murray, Williamson et Robert H. Scales Jr, *The Iraq war: a military history*, Cambridge: the Belknap press of Harvard university press, 2003.

Bodanski, Yossef, *The secret history of the Iraq war*, New York: Harper Collins publishers, 2004.

Monographie

Peltier, Maj Isaac J., "Surrogate Warfare: The Role of U.S. Army Special Forces", monographie, U.S. Army Command and General Staff College, 2005.

Périodiques

Tony Balasevicius, « La guerre non-conventionnelle : le chaînon manquant dans les futures opérations terrestres », extrait de *Revue militaire Canadienne*, Volume 9, no 4 (2009), p. 30-40.

Corinne N. Johnson, « The benefit of PDCA », extrait de *Quality Progress* 35, No 2, (Mai 2002), p. 20

Cassidy, Robert, "The long small war: indigenous forces for counterinsurgency", extrait de *Parameters* 36, no 2 (Été 2006), p. 47-62.

Sources électroniques

Witty, David M., "The great UW debate", extrait de *Irregular Warfare: À SOF Perspective*, p. 35, <http://usacac.army.mil/cac2/call/docs/11-34/11-34.pdf>

Huber, Thomas M., *Compound Warfare That Fatal Knot*, Fort Leavenworth : Army Command and General Staff College Press, 2002, p. 2-5, http://usacac.army.mil/cac2/cgsc/carl/download/csipubs/compound_warfare.pdf